

KW 2115 D18
L'ORGUEILLEUSE,

C O M É D I E ,

EN UN ACTE, ET EN PROSE,

Par M. GABIOT DE SALINS.



A P A R I S ,

Chez { BÉLIN, Libraire, rue Saint-Jacques,
près Saint-Yves,
BRUNET, Libraire, rue de Marivaux,
Place du Théâtre Italien.

M. DCC. LXXXVII.

S U J E T

DE L'ORGUEILLEUSE.

M. RONDIN , Bourgeois de Paris, et qui s'est enrichi dans le commerce , a deux enfans , un fils , nommé Auguste , et une fille , nommée Cécile. Il s'est chargé , de plus , de deux enfans d'un de ses amis , mort dans l'infortune. Ce sont un garçon , nommé Paulin , et une fille , nommée Agathe. Il leur a fait donner la même éducation qu'à Auguste et à Cécile ; et l'amitié qu'ils ont eue les uns pour les autres , pendant qu'ils étoient très - jeunes , étant devenue de l'amour , M. Rondin pense à les unir un jour par un double mariage. Cependant la famille du Chevalier de Brillancour , qui est ruinée , et qui voudroit lui faire faire un riche mariage de roture , pour le remettre en fonds , l'engage à se faire aimer de Cécile , et à tâcher d'obtenir sa main. Il l'a rencontrée dans

une assemblée de jeunes gens. Il lui fait des honnêtetés, qui flattent la vanité de la petite personne. Il demande la permission d'aller, avec Victorine, sa sœur, aux assemblées qui ont lieu chez M. Rondin. La liaison se fortifie, de jour en jour; et Cécile, enorgueillie des soins que le Chevalier lui rend, dédaigne la société des jeunes enfans de sa sorte, qu'elle voyoit ordinairement, se refroidit pour Paulin et pour Agathe, ses premiers amis, montre de la hauteur à Auguste, son frere, et regrette même de n'être pas née de parens plus nobles que M. et Madame Rondin. Cette dernière, trop complaisante pour les défauts de sa fille, l'entretient dans ces ridicules et coupables sentimens, à l'insu de M. Rondin. Paulin est désolé du changement de Cécile, mais il n'ose pas lui en faire des plaintes. Auguste, moins endurant pour son ami et pour lui-même, et qui n'a pas été séduit par les airs de grandeur de Victorine, raconte tout à son pere, malgré la défense que lui en a faite Agathe, qui voudroit épargner des reproches à Cécile, toute ingrate qu'elle est. M. Rondin a le bon esprit

de vouloir que chacun reste dans son état , et que l'on ne s'allie qu'à ses pareils. Il a résolu les mariages de ses enfans avec ceux de son ami , puisque ces enfans s'aiment , et il veut que l'on rompe toute liaison avec le Chevalier de Briancour et avec sa sœur. Le Chevalier ne se prêtoit qu'à regret aux vues de sa famille. Il n'a point du tout d'amour pour Cécile ; et il méprise fort , ainsi que Victorine , toute cette bourgeoisie , qu'on les contraint de fréquenter. Auguste s'est apperçu de ces dédains du Chevalier et de Victorine. Il en avertit Cécile , qui a peine à l'en croire , mais elle en est bientôt assurée par elle même. Elle est invitée , ainsi que Madame Rondin , à un bal chez la mere du Chevalier , et celui-ci doit venir , avec Victorine , les chercher pour les y conduire. Au moment où le frere et la sœur Brillancour arrivent , M. et Madame Rondin , Cécile , Auguste , Paulin et Agathe sont cachés dans un cabinet d'où l'on peut entendre comment le Chevalier et sa sœur s'expriment sur le compte de cette famille bourgeoise. Cécile , humiliée et confondue de s'être trompée sur les sentimens que le Chevalier lui a

a iij

iv SUJET DE L'ORGUEILLEUSE.

montrés, dévore son dépit. Elle vient, en présence de sa famille et de ses premiers amis, abjurer son erreur, aux yeux du Chevalier, qu'elle congédie, et qui se retire, avec sa sœur. M. Rondin, content de Cécile qui s'est exécutée elle-même de cette manière, l'en félicite, et voit renaître ainsi l'espoir de la double alliance qu'il avoit projetée entre ses enfans et ceux de son ami.

JUGEMENS ET ANECDOTES

S U R

L'ORGUEILLEUSE.

CETTE Comédie , d'une excellente morale , mérite , à tous égards , d'être comprise dans le petit nombre des Pièces qui peuvent servir à l'éducation de la jeunesse. Les caracteres en sont bien dessinés et suffisamment prononcés ; le dialogue facile et le style toujours convenable aux personnages. Les leçons y sont en action , par conséquent plus faciles à retenir que celles que l'on débite dans de longs discours froidement sentencieux , et les peres et meres trouvent autant à profiter dans cette Piece que les jeunes gens des deux sexes.

Telle a été l'intention de l'Auteur , déjà connu par plusieurs autres jolis Ouvrages de ce genre, qu'il a donnés à ce Théâtre et à celui des

vj JUGEMENS ET ANECDOTES

petits Comédiens de S. A. S. Mgr. le Comte de Beaujolois.

On doit regarder M. Gabiot de Salins comme l'un des Auteurs Dramatiques, de nos jours, qui ont le plus contribué à rendre les petits Théâtres utiles à la correction des mœurs, par la représentation d'Ouvrages où l'instruction se trouve toujours réunie à l'intérêt de situation et au plaisir du Spectacle.

L'Orgueilleuse n'avoit pas encore été imprimée. L'Auteur a bien voulu nous permettre d'en enrichir notre Recueil, et d'être les premiers à la rendre publique, par la voie de l'impression.

Cette Piece a eu beaucoup de succès au Théâtre, à la Foire Saint-Laurent, dans sa nouveauté, au Boulevard, et à la Foire Saint-Germain, l'hiver suivant. Elle fut jouée très-fréquemment et très-bien. Le rôle de M. Rondin a toujours été rempli par M. Picardeaux, avec toute la bonhomie d'un bourgeois, bon époux, bon pere de famille, bon ami et bon citoyen, qui, quoiqu'enrichi, par son travail, ne veut pas sortir de son état. Le rôle de Madame Rondin, joué par Made-

SUR L'ORGUEILLEUSE. vij

moiselle Boursier , offre aussi au vrai le caractère d'une bourgeoise qu'une trop grande prédilection pour un de ses enfans rend aveugle sur ses défauts , qu'elle autorise avec complaisance. Le rôle de Cécile fit infiniment d'honneur à Mademoiselle Louvain , qui y mit toutes les nuances de vanité , de dédain , d'orgueil , de dépit , de sensibilité , de tendresse et de repentir dont il est susceptible. Ce rôle commença la réputation de cette jeune Actrice , élève de M. Tonnelier (1) , Professeur particulier de déclamation théâtrale , et qui depuis s'est montrée avec avantage dans plusieurs autres rôles , au même Théâtre , qu'elle quitta l'année suivante. Elle est actuellement à celui de Mgr. le Comte de Beaujolois , où elle obtient , chaque jour , de nouveaux applaudissemens mérités , dans différens rôles d'amoureuses , et quel-

(1) M. Tonnelier donne des leçons à des écoliers , des deux sexes , qui se destinent à des Théâtres publics et à des Théâtres de sociétés ; et il en a formé plusieurs , dont les talens jouissent d'une réputation méritée.

ques-uns de soubrettes , tant comme Actrice , dans les Comédies , que comme Mime dans les Opera-Comiques. Le rôle d'Auguste et celui d'Agathe , de *L'Orgueilleuse* , furent joués par Mademoiselle Bonnet et par Mademoiselle Dorbois , avec toute la finesse et l'espièglerie qui les caractérisent. Celui de Paulin , par M. Buisson , qui y montra beaucoup de décence et de franchise , et ceux du Chevalier et de Victorine , par M. Talon et Mademoiselle Simonet , la cadette , avec toute l'aisance et la légèreté dont ces deux rôles sont susceptibles , et que l'on connoît à cet agréable Acteur et à cette jolie Actrice.

L'ORGUEILLEUSE,

C O M É D I E ;

EN UN ACTE, ET EN PROSE,

Par M. GABIOT DE SALINS ;

*Représentée , pour la première fois , au
Théâtre de l'Ambigu-Comique , le 5
Juillet 1786.*

A

P E R S O N N A G E S .

M. RONDIN, bourgeois.

Madame RONDIN, son épouse.

CÉCILE, leur fille.

AUGUSTE, frère de Cécile, et amant d'Agathe.

AGATHE.

PAULIN, frère d'Agathe, et amant de Cécile.

LE CHEVALIER DE BRILLANCOUR, proposé pour Cécile.

VICTORINE, sœur du Chevalier.

*La Scène se passe, à Paris, chez
M. Rondin.*

L'ORGUEILLEUSE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AGATHE, PAULIN.

AGATHE, *surprenant Paulin la tête appuyée sur une main, devant une table.*

ENCORE rêveur, mon frere ! qu'as-tu donc ?

PAULIN.

Rien.

AGATHE.

A quoi pensois-tu ?

PAULIN.

A rien.

AGATHE.

Qu'est-ce qui te chagrine ?

PAULIN.

Rien.

AGATHE.

De quoi as-tu à te plaindre ?

PAULIN.

De rien.

A 3)

L'ORGUEILLEUSE,

AGATHE, *ironiquement.*

Voilà de fort jolies réponses, mon frere! très-satisfaisantes, et sur-tout très-variées! Vous devez faire à merveille les honneurs d'une conversation! Elle sera intéressante si vous y mettez toujours avec les autres autant d'esprit qu'avec moi!

PAULIN.

Courage, ma sœur, égayez-vous!

AGATHE.

Il faut bien que je m'égaye pour vous, quand vous avez la complaisance de vous attrister pour moi.

PAULIN.

Vous êtes fort honnête, ma sœur!

AGATHE.

Vous êtes bien bon, mon frere; mais convenez que si j'étois aussi triste que vous, nous ferions deux petits êtres fort divertissans; et que le moyen le plus agréable de partager votre tristesse, c'est de lui opposer ma gaiété.

PAULIN.

Vous allez voir qu'il faudra que je vous remercie d'une gaiété qui m'afflige.

AGATHE.

Sans doute, et sur le champ. Allons, vite! le chapeau à la main, la révérence.... (*Paulin la salue avec ironie.*) Un peu plus profonde; cela sent davantage le

COMÉDIE.

chagrin (*Il la salue une seconde fois.*) Bien , très-bien ! Vous pouvez maintenant vous passer de maître à danser , mon frere.

PAULIN.

En est-ce assez , ma sœur ? Etes-vous contente ?

AGATHE.

Vous êtes la douceur et la complaisance même , mon cher petit frere , et vous réussirez avec les femmes (*Paulin pousse un soupir.*) Quoi ! un soupir ? A seize ans ! quelqu'une de nous auroit-elle déjà l'honneur de renverser votre jeune tête ? - . . . (*S'apercevant qu'il a pleuré.*) Les yeux rouges ! Ah ! ah ! ceci devient sérieux ! Trêve de plaisanterie ! je suis inquiète , et je veux absolument savoir la cause de ton chagrin.

PAULIN.

Si tu n'étois pas aussi étourdie , tu l'aurois devinée , et tu ne me ferois pas cette question !

AGATHE.

Ah ! ça , ne prends donc pas cet air langoureux , ni ce ton plaintif pour me répondre ! Conte-moi ton chagrin gaiement . A notre âge nos petites aventures ont toujours un côté plaisant ! Je t'écouterai sans pleurer , et je te consolerai en riant.

PAULIN.

Il faut faire ce que tu veux.

AGATHE.

Allons tu ne saurois mieux faire . . . Racontez , jeune et tendre affligé.

A iij

SCENE II.

AUGUSTE, PAULIN, AGATHE.

AUGUSTE, à *Paulin*.

AH! ça! vous moquez-vous de moi, M. Paulin....
(*À Agathe.*) Et vous, Mademoiselle Agathe, est-ce que vous voulez déjà profiter du privilège qu'ont les dames de faire attendre les Messieurs?

AGATHE.

Eh! pourquoi pas, M. Auguste? Ce privilège est très-commode; il est établi, et j'en veux profiter plutôt que plus tard. Il faut, s'il vous plaît, vous y accoutumer.

AUGUSTE.

Une superbe partie que vous faites manquer!

AGATHE.

Cela m'est égal!

AUGUSTE.

Mes camarades qui vous attendent!

AGATHE.

Si vous me grondez encore, je n'irai pas du tout.

AUGUSTE.

Mais pourquoi ne pas venir?

AGATHE.

Et ne falloit-il pas tenir un peu compagnie à ce pau-

vre solitaire que j'ai surpris la tête tristement appuyée sur sa main ! l'attitude ma serré le cœur. Un gros soupir s'en est mêlé, j'ai voulu en savoir la cause, et l'on alloit me la dire lorsque vous êtes venu, comme un étourdi, interrompre une conversation qui se disposoit à devenir très-intéressante !

AUGUSTE.

Et voilà donc la cause de cette jolie petite humeur, dont vous m'avez si généreusement régalez à mon arrivée ?

AGATHE.

Justement. Empêcher une femme d'apprendre un secret, c'est un crime de leze-volupté féminine, et vous en avez porté la peine.

AUGUSTE.

Vous allez voir que je finirai par avoir tort, sans m'être mêlé de rien !

AGATHE.

Cela est malheureux, n'est-ce pas ? mais, pour vous dédommager, vous allez être de moitié dans la confiance de mon frère.

AUGUSTE, à Paulin.

Dépêche, car on nous attend.

PAULIN.

Le fait est que je vais prier M. Rondin de me mettre au collège.

AGATHE.

Au collège ! et pourquoi ?

8 L'ORGUEILLEUSE,

AUGUSTE, à *Paulin*.

Oui, pourquoi nous quitter ?

PAULIN.

Parce que je n'ai plus le courage de supporter le changement de Mademoiselle Cécile.

AUGUSTE.

Ma sœur ?

AGATHE.

Il est vrai que j'ai souvent, pour mon compte, des momens assez durs à passer auprès d'elle.

AUGUSTE.

Et moi donc ! me croyez-vous plus épargné que vous ?

PAULIN.

Depuis que le Chevalier de Brillancour vient ici, ce n'est plus la douce, l'aimable, l'interessante Cécile, son humeur est changée, l'orgueil a remplacé dans son cœur la confiance et l'amitié qu'elle avoit pour moi. Elle me traite maintenant comme un étranger.

AGATHE.

Et moi comme une morveuse ; et c'est ce qui m'est bien dur à digérer !

AUGUSTE.

Si peu de chose vous étonne ! le pis de tout cela, c'est qu'à peine veut-elle bien permettre que je sois son frere C'est à la lettre ; et je crois qu'elle me troque-

roit volontiers contre le fils du plus pauvre cadet de la Garonne.

PAULIN.

Je suis encore jeune ; mais je vous avouerai que je ne sais quel sentiment au-dessus de l'enfance m'attachoit à elle ; un mot de sa bouche me rendoit heureux , voler au devant de ses desirs étoit toute mon étude , et un sourire ma plus douce récompense.

AGATHE.

Là , là , là , doucement , mon frere ! Je crois , Dieu me pardonne , que vous êtes amoureux ! Vous voilà tendre comme une Romance !

AUGUSTE.

Je ne ressemble pas à ma sœur , moi ; car j'aime toujours de plus en plus ma chere Agathe !

AGATHE.

Mademoiselle Victorine , la sœur du Chevalier , ne vous a donc pas tourné la tête aussi ?

AUGUSTE.

A moi ? Dieu m'en préserve ! Je pense comme mon papa ; je ne donne pas dans la qualité.

AGATHE.

C'est fort heureux pour la bourgeoisie !

PAULIN.

Vous voyez bien qu'il faut que j'aille au collège

10 L'ORGUEILLEUSE,

pour ne plus être témoin des préférences que Cécile accorde au Chevalier ?

AGATHE.

Comment donc ? jaloux aussi comme un Espagnol ! Mon frere, vous êtes malade ! « Vous avez la fièvre ! » Allez vous coucher. »

AUGUSTE.

Ne vous moquez pas de lui. A sa place, j'en ferois tout autant.

AGATHE.

Vous conseillez donc à mon frere de me quitter ? Eh ! bien, je vais demander aussi d'aller au couvent.

AUGUSTE.

Gardez-vous en bien ; car j'irois m'y renfermer avec vous... Mais, écoutez, il y a encore du remede. Je veux prévenir mon papa ; il priera très-honnêtement les gens de qualité de ne plus troubler notre amitié bourgeoise.

PAULIN.

Cécile en seroit affligée, et j'aime micux souffrir que de lui savoir le moindre chagrin.

AGATHE, à *Auguste*.

Quand je vous dis qu'il donneroit déjà des leçons à nos faiseurs de Roman !

AUGUSTE, *entendant quelqu'un s'approcher*.

l'entends ma sœur.

PAULIN, *s'en allant.*

Je m'enfuis.

AGATHE.

Mon pauvre frere ! Cela commence à devenir sérieux !

SCÈNE III.

CÉCILE, AGATHE, AUGUSTE.

CÉCILE, *saluant Agathe.*

BON JOUR, Mademoiselle.

AGATHE.

Bon jour, ma chere Cécile !

AUGUSTE, *à part.*

Comme l'orgueil donne de la politesse !

CÉCILE.

Bon jour, Monsieur.

AUGUSTE, *cherchant autour de lui à qui s'adresse le mot de Monsieur.*

Est-ce à moi que tu parles ?

CÉCILE.

Certainement, Monsieur.

12 L'ORGUEILLEUSE,

AUGUSTE.

C'est aussi à moi que tu fais la révérence ?

CÉCILE.

Quelle pitoyable question ! Oûi, Monsieur.

AUGUSTE, *ironiquement.*

En ce cas, Mademoiselle ma sœur, j'ai bien l'honneur de vous saluer, et de vous rendre très-respectueusement le bon jour que vous venez de me donner si poliment !

CÉCILE, *à Agathe.*

Est-ce moi qui ai fait fuir si promptement M. Paulin ?

AGATHE.

Tout juste ! puisqu'il faut vous l'avouer.

CÉCILE.

Pourquoi donc ?

AUGUSTE.

Pourquoi ? parce que tu es trop poli.

CÉCILE.

Pour lui ?

AUGUSTE.

Et pour nous.

CÉCILE.

On ne sauroit trop avoir de politesse. C'est la marque d'une belle éducation.

AUGUSTE.

Oh ! bien, si tu ne veux pas en avoir un peu moins,

moins, te mettre plus à notre portée et paroître un peu moins bien élevée, tu nous feras bientôt désertter la maison.

CÉCILE.

C'est que vous ne voyez pas le grand monde.

AGATHE.

Il est vrai.... Mais il y a un mois vous ne le connoissiez pas plus que nous, et vous nous rendiez tous heureux.

AUGUSTE, à Cécile.

Ah ! çà, est-ce que dans le grand monde on traite son frere de *Monsieur* ?

AGATHE, à Cécile.

Et son amie de *Mademoiselle* ?

AUGUSTE, à Cécile.

Son pere de *Monsieur* ?

AGATHE, à Cécile.

Et sa mere de *Madame* ?

CÉCILE, à Auguste.

Oui, Monsieur.... (A Agathe.) Oui, Mademoiselle.

AUGUSTE.

Et l'on n'ose point, par politesse, se traiter de freres, de sœurs, s'embrasser, se faire des caresses ; en un mot, vivre en bons amis ?

B

CÉCILE.

Quelquefois, en secret, on se dédommage de la contrainte de l'étiquette.

AUGUSTE.

Eh ! bien, laisse donc là maintenant ton étiquette ; et puisque tu n'oses pas être ma sœur et notre amie en public, sois-le, au moins, à présent qu'il n'y a personne qui te regarde.

CÉCILE, *émue.*

Mon frere !...

AUGUSTE, *à part, en s'en allant.*

Voilà ma sœur qui donne un démenti à l'étiquette !

S C E N E I V.

CÉCILE, AGATHE.

AGATHE.

EST-CE que les caresses de l'amitié ne valent pas bien toutes les révérences de la politesse ?

CÉCILE.

Ma bonne amie, ma chere Agathe, je t'aime toujours, de tout mon cœur !

SCÈNE V.

AUGUSTE, PAULIN, CÉCILE, AGATHE.

AUGUSTE, à Paulin, en le forçant à entrer.

VIENS, mon cher Paulin; il faut que tu aies ta part de notre bonne fortune!... (A Cécile.) Ma sœur, voilà ton meilleur ami que je t'amène.... (A Paulin.) Et toi, mon ami, embrasse ma sœur. Elle veut bien l'être, et nous permet de l'aimer.

CÉCILE, à Paulin, avec amitié.

Oui, mon cher Paulin, je suis toujours la même.

SCÈNE VI.

UN DOMESTIQUE, CÉCILE, AUGUSTE, AGATHE,
PAULIN.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

MONSIEUR le Chevalier et Mademoiselle sa sœur.

(Il sort.)

SCENE VII.

CÉCILE, AUGUSTE, AGATHE, PAULIN.

CÉCILE, à *Paulin*, en reprenant sa dignité.

ET vous pouvez toujours compter sur moi, Monsieur.

AUGUSTE, à part.

Voilà ma sœur redevenue Duchesse!

SCENE VIII.

LE CHEVALIER, VICTORINE, CÉCILE, AUGUSTE,
AGATHE, PAULIN.

LE CHEVALIER, à *Cécile*.

BON JOUR donc, ma belle Cécile. Il y a un siècle que je ne vous ai vue!

AUGUSTE, à part.

Ils étoient encore ensemble hier au soir!

VICTORINE, à *Cécile*.

Je mourais d'impatience de vous revoir!

AUGUSTE, à part.

Et quand elles sont ensemble c'est pour se quereller!

COMÉDIE.

17

CÉCILE, *au Chevalier.*

Vous ne pouviez arriver plus à propos. J'allois avoir une foiblesse.

LE CHEVALIER.

Seriez-vous incommodée ?

VICTORINE, *à Cécile.*

Il faut prendre garde !

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Il faut voir quelqu'un !

VICTORINE, *à part.*

Cette petite bourgeoise qui joue déjà la petite santé !

AUGUSTE, *au Chevalier.*

Non, M. le Chevalier, vous n'y êtes pas. Ce n'est point de cette foiblesse que ma sœur veut parler !

CÉCILE, *d'un air imposant.*

Monsieur !

AUGUSTE.

Mademoiselle ! Je ne dis plus mot !

PAULIN, *à Agathe.*

Ma sœur, allons-nous-en.

AGATHE, *au Chevalier, à Victorine et à Cécile.*

Monsieur et Mesdemoiselles, je suis bien votre petite servante.

(*Paulin les salue, sans rien dire.*)

R ij

18 L'ORGUEILLEUSE,

LE CHEVALIER, à *Paulin.*

Votre serviteur, Monsieur.

VICTORINE, à *Agathe.*

Votre servante, Mademoiselle.

(*Paulin et Agathe sortent.*)

S C E N E I X.

CÉCILE, LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

CÉCILE, au Chevalier.

NE faites point attention, Chevalier, ce sont deux enfans dont on prend soin à la maison.

AUGUSTE.

Eh, ma sœur ! ce que tu dis là n'est point joli !...
(*Au Chevalier.*) Monsieur, ce sont nos meilleurs amis ; ce sont les enfans d'un intime ami de mon père. Il est mort pauvre, mais honnête homme. Mon père nous les a donnés pour compagnons d'enfance, d'études et d'amitié ; et si j'en crois certains discours que mon papa et maman ont tenus, on destine Paulin à ma sœur ; et quand je serai grand, je ferai partie quarrée avec la belle Agathe, que vous venez de voir, et que j'aime autant que Paulin aime ma sœur.

LE CHEVALIER.

Voilà un beau projet d'alliance !

CÉCILE, montrant son frere.

C'est que Monsieur a les inclinations un peu bourgeoises.

AUGUSTE.

Cela se peut, ma sœur; mais c'est que je préfere une jolie bourgeoise qui sera mon égale et qui m'aimera, comme ma petite Agathe, à une Demoiseile de qualité qui se moquera de moi, quand j'aurai tourné les talons.

VICTORINE, montrant Cécile.

Mademoiselle n'aura jamais rien à craindre de pareil.

AUGUSTE.

Je le crois bien. Ma petite sœur n'est qu'une bourgeoise: elle le sait bien; mais tout le monde la verra avec mes yeux, l'aimera à la folie et sera enchanté de la posséder.

LE CHEVALIER.

Comme vous êtes mortifiant dans vos réflexions, Monsieur!

AUGUSTE.

Mortifiant? Ce n'est pas mon intention!

LE CHEVALIER.

C'est cependant l'effet que vous produisez! D'ailleurs, pourquoi s'arrêter à des idées si communes? Que diriez-vous, Monsieur, si au lieu d'une alliance si fort au-dessous de votre sœur mes parens en avoient projeté une plus digne d'elle?

CÉCILE.

Que dites-vous, mon cher Chevalier ?

LE CHEVALIER, *montrant Auguste.*

Comme Monsieur j'ai entendu certains discours...
(*A Auguste, en lui montrant Cécile.*) Mademoiselle a quatorze ans, et dans un an il n'y auroit rien d'impossible que M. le Marquis de Brillancour vînt demander pour moi une main que vous croyez destinée au petit Paulin.

CÉCILE, *avec embarras.*

Ah ! M. le Chevalier, vous me flattez sûrement ?

LE CHEVALIER.

Je dis ce que j'ai entendu.

VICTORINE, *à part.*

La tête tourne déjà à Madame la Marquise !

CÉCILE, *à Auguste.*

A propos, je me souviens que toutes ces petites bonnes gens sont dans le salon. Si vous allicz leur tenir compagnie à ma place, Monsieur ? Qu'en pensez-vous ?

AUGUSTE.

Je pense que voilà une manière fort jolie de me renvoyer. Elle me fait de la peine ; mais, tu auras beau faire pour me décourager, je sais qu'il faut aimer ses amis avec tous leurs défauts. Je ferai donc tes excuses à nos camarades ?

CÉCILE.

Des excuses ! Pourquoi donc ?

AUGUSTE.

Ils comptoient sur toi ; ils en seront privés : cela vaut bien des excuses , je crois ?

CÉCILE.

Eh ! Monsieur , trêve de complimens. Dites-leur seulement qu'il vient de m'arriver une visite de conséquence , et que j'ignore quand je serai libre.

VICTORINE , à part.

Quel air d'importance prend déjà Mademoiselle Rondin !

AUGUSTE , à Cécile.

Cela suffit. Au revoir donc , Madame la Marquise future !

(Il sort.)

SCÈNE X.

LE CHEVALIER , VICTORINE , CÉCILE.

(Dans toute cette scène , le Chevalier et Victorine persiflent Cécile.)

VICTORINE , à Cécile , avec malice.

LE petit bon-homme vous plaisante , je crois ?

LE CHEVALIER , à Cécile , de même.

Mais , effectivement , je crois m'en être aperçu !

22 L'ORGUEILLEUSE,

CÉCILE.

Il est si accoutumé à végéter dans la triste société de camarades qui pensent comme lui que mes moindres discours, mes moindres actions l'étonnent toujours.

VICTORINE.

Il est vrai qu'il y a entre vous deux une si prodigieuse différence!....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Prodigieuse? Dites donc immense!

VICTORINE.

Droit-on, à voir Mademoiselle, qu'elle soit née de parens bourgeois, et enrichis dans le commerce?

LE CHEVALIER.

Non, certainement! Du premier aspect, on la croiroit d'une de nos meilleures maisons.

CÉCILE.

C'est pousser trop loin la politesse!

VICTORINE.

Non, je dis ce que je pense.

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Je suis aussi vrai que ma sœur.

VICTORINE.

Il m'est venu cent fois dans l'idée que Mademoiselle avoit été changée en nourrice; car il n'est pas

possible d'avoir des sentimens si élevés, à moins qu'on ne les puise dans la source d'un sang distingué.

CÉCILE.

Quoi! vous pourriez penser?...

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Écoutez donc, Mademoiselle, de pareilles aventures sont arrivées si souvent qu'après vous avoir vue on seroit tenté d'y croire sans difficulté.

CÉCILE.

Mais, effectivement, depuis que j'ai le bonheur de vous connoître, je me sens si peu faite pour ma condition que je croirois, sans peine, n'y avoir jamais été destinée.

LE CHEVALIER.

Il n'y faut pas rester.

VICTORINE.

Quel dommage!

LE CHEVALIER.

Ce seroit un meurtre!

CÉCILE.

Vos discours m'élevent encore l'ame! Moi, je serois jamais la femme de M. Paulin?

VICTORINE.

Le bel époux!

CÉCILE.

Un courtaut de boutique ! car il ne sera jamais bon qu'à cela !

LE CHEVALIER.

Un rang élevé ! voilà ce qu'il vous faut , et non une place dans un comptoir.

CÉCILE.

Ah ! j'en mourrois de honte et de douleur !

LE CHEVALIER.

Bien ! j'aime à vous voir dans ces sentimens.

CÉCILE.

Qu'il vienne encore roder autour de moi , ce petit M. Paulin , que sa sœur vienne me fatiguer de ses caresses familiares , et je les remettrai bien vite à leur place ! Cependant , je vous avoue ma foiblesse , élevée avec ce petit Paulin , je ne peux m'empêcher de lui vouloir du bien !

VICTORINE.

Cela fait l'éloge de votre cœur.

LE CHEVALIER, à Cécile.

Eh ! bien , quand nous serons mariés , je le prendrai pour mon valet-de-chambre. Nous le protégerons , et il pourra parvenir.

CÉCILE.

Votre valet-de-chambre ? Il ne voudra pas l'être : il a trop de cœur pour cela !

LE CHEVALIER.

Eh ! bien , je le ferai mon intendant , mon secrétaire.

Ce

Ce sera une place dans son genre, et vous serez tranquille sur son sort.

CÉCILE.

A merveilles! je n'ai plus d'inquiétude maintenant.

LE CHEVALIER.

Ah! ça! nous venions pour quelque chose de plus important que tout cela. Il y a ce soir une superbe assemblée à la maison, nous venions vous prier d'en être. N'y viendrez-vous pas?

CÉCILE.

Je le voudrais bien, de tout mon cœur! mais....

LE CHEVALIER, *l'interrompant.*

Hé bien, quoi? qu'y a-t-il?

CÉCILE.

C'est que maman ne voudra peut-être pas....

VICTORINE, *l'interrompant.*

Vous y laisser aller? ...

CÉCILE.

Toute seule.

LE CHEVALIER.

Eh! bien, elle n'a qu'à vous y conduire.

CÉCILE.

Croyez-vous que cela soit possible?

LE CHEVALIER.

Pourquoi pas?

CÉCILE.

C'est qu'il n'y aura que des gens de qualité, et maman n'en est pas.

C

LE CHEVALIER.

Elle est votre mere , c'est la plus belle qualité qu'elle puisse avoir !

CÉCILE.

Vous êtes très-galant , Chevalier !

LE CHEVALIER.

Nous allons dire que vous viendrez ?

CÉCILE.

Le plutôt possible ! Je vais m'habiller , et j'y vole.

LE CHEVALIER.

Sans adieu , ma belle Cécile ! je reviendrai vous chercher.

VICTORINE , à Cécile , en lui faisant la révérence.

Au revoir , Mademoiselle !

CÉCILE , lui rendant sa révérence.

Mademoiselle , je suis bien votre servante.

(*Le Chevalier et Victorine sortent.*)

S C E N E X I.

CÉCILE , seule.

QUE je suis heureuse ! ce soir je serai d'une magnifique assemblée ! Confondue avec la noblesse , on me prendra pour la fille de quelqu'un comme il faut ! Mise avec éclat , j'attirerai tous les yeux , je tournerai toutes les têtes ! Le Chevalier verra mon triomphe , et m'aimera mille fois davantage , me fera remarquer à sa famille , et alors cela pourra , sans doute , hâter mon mariage avec lui.

SCÈNE XII.

M. RONDIN, Madame RONDIN, CÉCILE.

CÉCILE.

AH ! venez, mon papa... ma chère maman, venez et partagez ma joie ! Je suis la plus heureuse des filles !

Madame RONDIN.

Comment ! que veux-tu dire ?

CÉCILE.

On vient de m'apprendre la plus agréable nouvelle !

M. RONDIN.

Qu'est-ce que c'est ? voyons.

CÉCILE.

M. le Chevalier de Brillancour sort d'ici, avec sa sœur.

Madame RONDIN.

Après ?

CÉCILE.

Il venoit m'inviter à une brillante assemblée pour ce soir.

M. RONDIN.

Et tu as répondu ?

CÉCILE.

J'ai promis que j'irois.

M. RONDIN.

Sans nous consulter ?

CÉCILE.

J'étois bien sûre que vous ne vous refuseriez pas à une

C ij

28 L'ORGUEILLEUSE,

invitation faite de la part de gens qu'il ne peut qu'être très-flatteur de connoître.

Madame RONDIN, à *M. Rondin*.

Ma fille a raison. Est-ce que l'on peut refuser les gens de qualité ?

CÉCILE, à *M. Rondin*.

D'ailleurs, j'ai demandé et obtenu la permission d'y conduire maman avec moi.

M. RONDIN, avec ironie.

C'est fort joli de ta part ! comment donc ! c'est une faveur dont elle doit te savoir gré !

Madame RONDIN, à *Cécile*.

Comment ! et moi aussi ?

CÉCILE.

Oui, maman.

Madame RONDIN.

Allons, ma fille, nous nous y montrerons comme il faut !

M. RONDIN, à part.

Bon ! voilà la mere et la fille aussi folles l'une que l'autre !

CÉCILE, à *Madame Rondin*.

Cen'est pas encore tout.

Madame RONDIN.

Et qu'y a-t-il encore ?

CÉCILE.

Je touche peut-être au moment d'épouser M. le Chevalier. Il vient de m'annoncer que c'étoit l'intention de ses parens.

M. RONDIN.

Bon ! quelle plaisanterie ! il a voulu se moquer de toi.

CÉCILE.

Se moquer de moi ! Je ne souffrirai jamais qu'il se moque d'une personne qui le vaut bien !

M. RONDIN.

Comment ! tu pourrais croire . . .

CÉCILE, *l'interrompant.*

Eh ! pourquoi pas, Monsieur ? quel déshonneur lui ferois-je ? La source de son sang est plus brillante que celle du mien : c'est un malheur dont je ne suis pas responsable ; mais j'ai le cœur et les sentimens aussi nobles que les siens.

MADAME RONDIN.

Viens, ma fille, viens, que je t'embrasse ! Voilà comme l'on doit penser.

M. RONDIN, *à part.*

Voilà deux cerveaux dérangés !

MADAME RONDIN, *à Cécile.*

Hé bien, ma fille, à quelle heure partirons-nous ?

CÉCILE.

Le Chevalier viendra me chercher, et me présentera lui-même.

MADAME RONDIN.

C'est une attention bien flatteuse !

M. RONDIN, *ironiquement.*

Comment donc ! c'est on ne peut pas plus honnête !

MADAME RONDIN, *à Cécile.*

Eh ! bien, il faut vite nous apprêter. Va, ma fille,

C iij

50 L'ORGUEILLEUX,

va, fais-toi habiller par Lisette. Prends tous mes bijoux, sois radieuse! Je brillerai assez si tout le monde a pour toi le cœur et les yeux de ta mère!

CÉCILE.

Bien obligée, maman!

(Elle s'en va brusquement, mais quand elle est un peu loin, elle revient sur ses pas en faisant la révérence à son père.)

M. RONDIN.

Ah! j'aurois été bien étonné si je n'avois pas eu une révérence de cour!

(Cécile sort.)

SCÈNE XIII.

M. RONDIN, Madame RONDIN.

M. RONDIN.

AH! ça, je vous ai laissées toutes deux dire et faire toutes vos folies. Maintenant je crois que c'est à mon tour de vous parler raison.

Madame RONDIN.

Nos folies! Que voulez vous dire, Monsieur?

M. RONDIN.

Eh! laisse-là le ton de ta fille, et appelle moi ton mari. J'aime mieux ce dernier titre, auquel je te dois, que l'autre, avec lequel je ne te posséderois pas.

Madame RONDIN.

C'est on ne peut pas plus galant!

M. RONDIN.

C'est qu'on n'a pas besoin d'être de qualité pour dire des choses agréables quand le cœur les sent !... Mais revenons. Est-ce que tu ne te lasses pas de la comédie dans laquelle ta fille nous fait jouer un rôle si ridicule !

Madame RONDIN.

Je ne vous entends pas.

M. RONDIN.

Encore un vous !.. Eh ! que diable, tutoie-moi, puisque je prends cette liberté avec toi... Que veulent dire ces visites du Chevalier, ces propositions de mariage ? me croit-on assez fou pour donner dans de pareilles balivernes ?

Madame RONDIN.

Puisqu'on assure que cela est vrai....

M. RONDIN, *l'interrompant.*

Ecoute-moi. Je ne crois pas que tu te sois jamais repentie de m'avoir épousé ? Du moins, j'ai tout fait pour te rendre heureuse !

Madame RONDIN.

Et vous y avez réussi !

M. RONDIN.

Je ne crois pas, non plus, que tu aies jamais rougi d'être ma femme ? Je ne suis qu'un bourgeois ; mais j'ai, pour le moins, autant d'honneur que bien des gens de qualité !

Madame RONDIN.

A cet égard, ta réputation est faite, depuis longtemps.

M. RONDIN.

Et cependant depuis que nous avons quitté le commerce, tu as paru souffrir de ce que je n'avois jamais voulu joindre quelques titres à nos richesses.

Madame RONDIN.

Mais, en effet, pourquoi ne pas faire un sort à ses enfans ? Un titre donne de la considération.

M. RONDIN.

Ma probité fut mon titre ; qu'il devienne celui de mes enfans. J'ai mérité l'estime publique : voilà la noblesse d'un Négociant !

Madame RONDIN.

Mais en seriez-vous moins estimable si vous cherchiez à illustrer votre famille.

M. RONDIN.

Moins estimable, c'est un peu fort ; mais j'apprêteroïis à rire à ceux qui m'estiment. Un titre que l'on achete est un masque, rarement fait pour le visage de l'acquéreur. Ne pouvant le faire tomber tout à fait, l'envie, la jalousie le dérangent ; et qu'en arrive-t-il ? le masque ainsi dérangé cache souvent les plus beaux traits du visage, et ne laisse voir que les défauts.

Madame RONDIN.

Ah ! voici de la morale !

M. RONDIN.

Non, c'est tout bonnement du sens commun, et, tiens, ne vois-tu pas le danger de sortir de son état dans la personne de ta fille ?

Madame RONDIN.

Mais non, point du tout.

M. R O N D I N.

C'est que tu es aussi malade qu'elle. C'étoit bien la petite créature la plus jolie, la plus douce, la plus aimable. Depuis que le Chevalier vient ici, ce n'est plus elle.. Ah ! si cela continue il me faudra prendre des gans pour lui parler.

Madame R O N D I N.

Mais si les choses sont comme le Chevalier l'assure ?

M. R O N D I N.

Il faut donc te dire mon dernier mot ? Le voici. Le Chevalier eut-il dit vrai, je n'y consentirois jamais. Ma fille épousera son égal. Veux-tu que je la donne à un Gentilhomme qui n'épousera que son bien, le dissipera, peut-être, l'abandonnera, ou me la renverra, avec mépris ? Non, je veux un gendre qui vienne manger ma soupe.. (*Voyant Madame Rondin hausser les épaules.*) Le terme n'est pas bien noble ; mais c'est le mot propre ; un gendre, dis-je, qui vienne manger ma soupe, qui m'offre la sienne, qui se croie heureux de posséder ma fille, et qui la rende heureuse, par reconnoissance.

Madame R O N D I N.

Il faut donc rompre tout commerce avec la famille du Chevalier ?

M. R O N D I N.

C'est bien mon dessein !

Madame R O N D I N.

Cela ne peut se faire trop tôt ; et je vais dire à ma fille que nous restons ici ce soir.

M. R O N D I N.

Non, ma chere femme ; ne brusquons rien. Tout ceci,

34 L'ORGUEILLEUSE,

jusqu'à présent, n'est qu'un enfantillage; ce ton d'autorité lui donneroit trop d'importance. Cécile a le cœur excellent. Je ne crains rien encore assez pour la contraindre à renoncer à un monde qui n'est pas fait pour elle. Ce seroit le lui faire regretter, aimer, par entêtement, quand je veux le lui faire quitter par raison.

Madame RONDIN.

Comment donc s'y prendre ?

M. RONDIN.

Il faut l'éclairer, sans qu'elle s'en aperçoive ; et, en la forçant à se corriger, lui laisser toute la gloire du sacrifice.

Madame RONDIN.

A merveilles !

M. RONDIN.

Or donc, vous irez ce soir à cette assemblée ; et si tu trouves l'occasion de commencer à lui ouvrir les yeux, je me fie à la sagesse de la mère du soin de travailler au bonheur de sa fille.

SCENE XIV.

PAULIN, AGATHE, AUGUSTÉ, M. RONDIN,
Madame RONDIN.

M. RONDIN, *aux trois jeunes gens, qu'il voit tristes.*

Q U E S T - C E que c'est ? Qu'avez-vous mes enfans ?

PAULIN.

Mon bon ami :

AGATHE, *l'interrompant.*

Si tu parles je ne te regarde plus comme mon frere!

AUGUSTE, *à Paulin.*

Si tu ne parles pas je me brouille avec toi, pour la vie!

M. RONDIN, *à Paulin.*

Hé bien, Paulin?

PAULIN.

Je viens.....

AGATHE, *l'interrompant.*

Tais-toi!

AUGUSTE, *à Paulin.*

Va donc!

PAULIN, *à M. Rondin.*

Monsieur, je n'ose parler... et cependant mon cœur est bien malade!

AGATHE.

Te tairas-tu?

AUGUSTE, *à Paulin.*

Acheve donc!

PAULIN.

Je n'en ai pas la force.

M. RONDIN.

C'est très-clair; et me voilà bien savant!

AGATHE.

Eh! bien, mon bon ami, vous n'en saurez pas davantage!

36 L'ORGUEILLEUSE,

M. RONDIN.

Eh ! bien, ma bonne amie, je te suis fort obligé de m'avoir si bien instruit. . . . Mais si je devine ?

AUGUSTE.

Si vous devinez, mon papa, je vous dirai la vérité.

M. RONDIN, à *Paulin*.

Je parie que c'est Cécile qui t'a fait du chagrin ?

AUGUSTE.

Justement : vous y voilà !

PAULIN.

Oh ! mon Dieu, non ; car depuis quatre jours, elle ne m'a pas seulement dit vingt paroles !

M. RONDIN, à *Agathe*.

Et toi, Agathe ?

AGATHE.

Moi, Monsieur ? je viens de l'aider à se pater. Jamais elle ne m'a paru plus aimable ! A chaque bijou que je plaçois, c'étoit des complimens à perte de vue, des excuses à n'en plus finir, sur la peine que je me donnois. En un mot, j'ai achevé mon ouvrage, et quand j'ai cru qu'elle alloit m'embrasser, elle m'a régalée d'une grande révérence, et d'un : « Je vous remercie bien, » Mademoiselle. »

M. RONDIN, *ironiquement*.

On ne peut rien de plus poli ! . . . (*A Paulin*,) Et toi, Paulin, t'a-t'elle aussi fait la révérence ?

AUGUSTE.

Mon pauvre Paulin ! elle ne l'a presque pas regardé ! Seulement, en passant, elle l'a honoré d'un petit coup de
de

de tête, pour dire qu'elle vouloit bien s'apercevoir qu'il étoit là.

M. RONDIN.

Eh ! bien, c'est toujours quelque chose.

PAULIN.

Cela m'a fait beaucoup de peine ; mais, Monsieur, elle est si belle que j'ai tout oublié, pour ne m'occuper que du plaisir de la voir.

M. RONDIN, à *Auguste*.

Et toi, Auguste ?

AUGUSTE.

Moi ? Connoissant l'air du bureau, je me suis approché, bien respectueusement, j'ai mis un gand blanc, je lui ai présenté la main, en tenant mon sérieux, tant que je pouvois, et je l'ai conduite ainsi, comme une Princesse, jusqu'au cabinet de toilette de maman, où elle est gravement occupée à mettre son rouge.

M. RONDIN.

Son rouge ?

AUGUSTE.

Oui, mon papa, son rouge. Toutes les femmes de qualité en mettent, et n'en point avoir exposeroit ma sœur à être reconnue pour votre fille, et cela seroit mortifiant pour elle !

PAULIN.

Auguste ! ce que tu dis-là est trop fort ! Cécile peut nous traiter sans conséquence, parce que nous sommes des enfans (*A M. Rondin.*) Mais, Monsieur,

D

croyez qu'elle respecte et qu'elle aime ses parens, de toute son ame.

M. RONDIN.

Bien, mon ami ! c'est très-généreux de ta part de la défendre quand tu as à t'en plaindre !

AUGUSTE.

Et d'autant plus généreux que sa patience est à bout ; et qu'il venoit ici pour vous demander de le mettre dans un collège, parce que le changement de ma sœur lui fait trop de peine.

AGATHE.

M. Auguste, je me souviendrai de cette indiscretion-là !

AUGUSTE.

Mais ma chere Agathe, elle est nécessaire !

AGATHE.

Laissez-moi, Monsieur, ce n'est pas à un frere de parler contre sa sœur. Il paroît que vous ne ménageriez pas davantage vos amis !

M. RONDIN.

Je demande grace pour lui. Sa faute vient d'un excès d'amitié pour vous. Quant à moi, je lui pardonne.

AUGUSTE, à Agathe.

Nous allons voir si vous prétendez être plus raisonnable que mon papa.

AGATHE.

Taisez-vous, enfant ! quand je vous gronde, c'est me gronder moi-même.

M. RONDIN.

Amerveille, mes amis ! Aimez-vous toujours bien !

je vous l'ordonne . . . (*A Paulin.*) Toi, Paulin, sois tranquille; je te réponds du cœur de Cécile. Les enfans de mon ami ne sont pas faits pour être haïs, ni méprisés des miens . . . (*Apperçevant Cécile, qui s'approche,*) Chut ! . . . voici Cécile ! . . . Diable ! j'ai peine à la reconnoître.

(*Auguste remet vite son gand blanc, et court donner la main à sa sœur.*)

SCÈNE XV.

CÉCILE, vêtue magnifiquement, M. RONDIN,
Madame RONDIN, AUGUSTE, PAULIN,
AGATHE.

AUGUSTE, à Cécile, ironiquement.

VOULEZ-VOUS bien permettre que je continue encore un moment auprès de vous mes fonctions d'Écuyer ?

CÉCILE, sérieusement.

Volontiers, Monsieur.

Madame RONDIN.

Vous voilà très-bien, ma fille !

M. RONDIN.

Effectivement, il y en a de plus mal !

AUGUSTE, à Cécile.

Tu vas faire bien des conquêtes ce soir ! Tout ce qu'il

D ij

40 L'ORGUEILLEUSE ;

y aura de Comtes , de Marquis , de Barons vont devenir les très-humbles serviteurs de tes beaux yeux !

CÉCILE.

Cela se pourroit bien , mon frere.

M. RONDIN.

Ah , ça ! tu te souviendras un peu de nous , au milieu de tes grandeurs ?

CÉCILE.

Mon papa me plaisante aussi ?

M. RONDIN.

Et tous vos camarades qui étoient ici tout-à-l'heure , que sont-ils devenus ?

AGATHÉ.

Ils se sont en allés.

Madame RONDIN.

Et cette partie qui devoit être si intéressante ?

AUGUSTE.

Elle a fini , avant de commencer.

Madame RONDIN.

Pourquoi donc ?

PAULIN.

C'est qu'on ne vient ici que pour Mademoiselle Cécile. On ne s'amuse , on ne se divertit que quand elle y est. Nous n'avons pu l'avoir aujourd'hui , et l'on a remis la partie à un autre jour.

Madame RONDIN.

Votre petite société aime donc bien ma fille ?

AUGUSTE.

Beaucoup trop !

COMÉDIE.

41

CÉCILE.

Je vous remercie , mon frere.

AUGUSTE.

Il n'y a pas de quoi , ma sœur.

M. RONDIN.

Pourquoi dis-tu cela ?

AUGUSTE.

Parce que ma sœur ne sent pas combien elle est chère à tout notre petit cercle. Elle nous préfère des gens qui ne nous valent point par le cœur , et qui la flattent en sa présence , pour en rire dans son absence.

CÉCILE.

Personne ne se permet de pareilles choses , que j'y sois ou que je n'y sois pas , Monsieur.

AUGUSTE.

Tu le crois ?

CÉCILE.

Et j'en suis sûre.

AUGUSTE.

Ce n'est cependant pas ce que j'ai entendu tantôt.

CÉCILE.

Expliquez-vous ?

PAULIN, à *Auguste*.

Mon ami , ne dis rien qui afflige Cécile !

M. RONDIN, à *Cécile* , en lui montrant *Paulin*.

Vois-tu le bon cœur... (*A Auguste.*) Dis , Auguste , dis ?

D ij

42 L'ORGUEILLEUSE ;

AUGUSTE, à Cécile.

Tu sais bien que tu m'as renvoyé tantôt dire à nos camarades qu'une visite de conséquence t'empêchoit de les recevoir ? J'y suis allé, tu es restée avec le Chevalier et sa sœur. Je ne sais ce que vous avez dit, mais à peine étoient-ils sur le grand escalier qu'il se sont mis à rire tous deux à gorge déployée, comme des gens qui en avoient envie depuis long-tems.

CÉCILE.

C'est que nous venions de parler de choses qui nous avoient causé beaucoup de plaisir.

AUGUSTE.

Je te demande bien pardon d'avoir eu l'œil bon et l'oreille un peu fine; mais ils répétoient ces mêmes choses avec malice, et levoient, de tems en tems, les épaules de pitié.

CÉCILE, avec fierté.

De pitié?... Si j'en étois sûre !

M. RONDIN, à Madame Rondin.

Bon ! la guérison commence.

CÉCILE, à Auguste, avec réflexion.

Mais, en effet, il me semble que dans notre conversation de tantôt ils ont mis tous deux un ton d'ironie et de persiflage ?

M. RONDIN.

Tu te rappelles cela !

CÉCILE.

Je ne fais encore que m'en douter , parce que tous leurs discours étoient accompagnés de tant de politesses

AUGUSTE, *l'interrompant.*

Que les accompagnemens t'ont empêchée d'entendre l'air ?

Madame RONDIN, *à Cécile, qu'elle voit rêver.*

Hé bien, ma fille, à quoi rêves-tu ?

CÉCILE.

Je pense que si j'ai été le jouet du Chevalier Vous me croyez orgueilleuse ? . . . Ah ! . . . mais j'aurai, du moins, le bon orgueil de m'estimer assez pour ne regretter ni mon erreur, ni ceux qui en ont été la cause !

M. RONDIN.

Tu m'enchantes, ma fille ! . . . Mais, tiens, ne mets point de tragique dans tout ceci. Dans le fait, c'est un enfantillage. Les hommes sont bien trompés, avec toute la maturité de leur raison ; comment un enfant ne le seroit-il pas avec la sienne, qui n'est encore que dans sa fleur ?

CÉCILE.

Mais je veux me donner une satisfaction.

Madame RONDIN.

Quelle est-elle ?

44 L'ORGUEILLEUSE.

CÉCILE.

Je veux les entendre et les confondre... Voici mon projet. Le Chevalier et sa sœur vont revenir me chercher... (*A Auguste.*) Toi, mon frère, tu resteras ici pour les recevoir, et, ensuite, tu les quitteras, sous prétexte de venir m'avertir.

AUGUSTE.

C'est entendu!

(*Il va au fond du Théâtre, voir s'il n'entendra personne.*)

M. RONDIN, à Cécile.

Et moi, quel rôle me donnes-tu dans la catastrophe?

CÉCILE, montrant le cabinet voisin.

Vous, vous viendrez avec mainan, Paulin, Agathe et moi, dans ce cabinet, où nous attendrons l'arrivée du Chevalier et de sa sœur.

AUGUSTE, accourant.

Tu ne les attendras pas long-tems, je les entends sur l'escalier.

M. RONDIN, à Madame Rondin, à Cécile, à Paulin, et à Agathe.

Nous, allons à notre poste.

AUGUSTE.

Moi, je reste au mien... Voici l'ennemi: allons vite; cachez-vous dans vos retranchemens.

(*M. Rondin, Madame Rondin, Cécile, Paulin et Agathe entrent dans le cabinet.*)

SCÈNE XVI.

LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

AUGUSTE, *à part.***I**L étoit tems, car les voilà.LE CHEVALIER, *à Auguste.*

Serviteur, Monsieur!

VICTORINE, *à Auguste.*

Mademoiselle votre sœur n'est pas encore prête?

AUGUSTE.

Pas tout-à-fait; mais elle ne tardera pas, je vais l'avertir de votre arrivée!

(Il entre dans le cabinet où tout le monde est caché.)

SCÈNE XVII.

LE CHEVALIER, VICTORINE.

VICTORINE.

Pas encore prête! as-tu entendu, mon frere?

LE CHEVALIER.

Oui, ma sœur; et je trouve cela fort plaisant!

VICTORINE.

Elle va nous faire attendre un siècle!

46 L'ORGUEILLEUSE,

LE CHEVALIER.

Si elle tarde trop , j'aurai bientôt fait de m'en aller.

VICTORINE.

Vous verrez qu'elle aura fait des apprêts , un étalage à grande prétention !

LE CHEVALIER.

Et qui n'en sera que plus ridicule !

VICTORINE.

C'est que ces petites bourgeoises sont si gauches quand elles veulent se parer comme nous !

LE CHEVALIER.

Elles feroient bien de ne pas sortir de leur état ; c'est où elles sont le mieux. Par exemple , la petite Cécile , elle est à croquer dans un simple déshabillé , elle va être laide à faire peur avec des atours pour lesquels elle n'est et ne sera jamais faite.

VICTORINE.

Et pourquoi l'avoir invitée ?

LE CHEVALIER.

C'est la famille qui l'a voulu , mais je crois que les gaucheries que nous lui verrons faire suffiront pour guérir de la prévention qu'on a pour elle , et moi de l'habitude de la voir.

VICTORINE.

Ah ça ! parlons sérieusement , l'aimerais-tu ?

LE CHEVALIER.

Moi ? je n'en ai pas seulement l'idée !

VICTORINE.

Et que veut donc dire ce projet de mariage ? seroit-il vrai ?

LE CHEVALIER.

Je le crois ! nous sommes ruinés ; il n'y a qu'un riche mariage qui puisse nous relever, et la famille a jetté les yeux sur cette petite, dont elle m'a recommandé bien fort de caresser la vanité pour en tirer parti.

VICTORINE.

Et tu l'épouseras ?

LE CHEVALIER.

S'il le faut, je serai bien obligé d'en passer par-là.

VICTORINE.

La belle alliance !

LE CHEVALIER.

La petite Rondin est riche ; et son argent me consolera de l'inégalité de nos conditions. . . . (*Victorine se met à rire.*) Qu'as-tu donc à rire !

VICTORINE.

Je ris de la belle figure que va faire chez nous la maman Rondin !

LE CHEVALIER.

Et le papa ! Il n'y manqueroit plus que lui pour que

48 L'ORGUEILLEUSE,

le tableau fût le plus gai et le plus original possible !

VICTORINE.

Sais-tu bien que si sa fille est pétrie d'orgueil, c'est, en grande partie, la faute de la mère ?

LE CHEVALIER.

Est-ce que je ne l'ai pas vue plusieurs fois enflammer l'imagination de la pauvre petite créature, et renverser le peu de raison que sa petite tête tâchoit de conserver ?

SCÈNE XVIII.

AUGUSTE, CÉCILE, LE CHEVALIER, VICTORINE.

AUGUSTE, *au Chevalier.*

VOILA ma sœur que je vous amène.

LE CHEVALIER, *à Cécile.*

Hé bien, partons-nous ?

VICTORINE, *à Cécile.*

On nous attend.

CÉCILE.

Un moment, de grâce !... Quoique j'aie du chagrin de vous faire attendre un siècle !

LE CHEVALIER.

Mais non ! une femme comme il faut ne peut guères être moins de tems à sa toilette.

CÉCILE.

CÉCILE.

Comment me trouvez-vous ?

LE CHEVALIER.

Mais on ne peut pas mieux !

VICTORINE, à Cécile.

Le maintien noble !

LE CHEVALIER, à Cécile.

L'air aisé !

CÉCILE, à Victorine.

Vous croyez donc que je ne ressemblerai pas à ces petites bourgeoises, à grand étalage, à grande prétention, qui ne sent jamais si gauches que quand elles veulent se parer comme les personnes de qualité ?

VICTORINE.

Mais non, point du tout.

CÉCILE, ôtant ses brasselets, ses boucles d'oreilles et tous ses bijoux.

Cela est fort heureux ! car j'avois peur de faire chez vous des gaucheries qui guérissent votre famille de sa prévention pour moi... (Au Chevalier.) Et vous, Monsieur, de l'habitude que vous avez de me voir !

LE CHEVALIER, bas, à Victorine.

Aurions-nous été entendus... (A Cécile.) Que faites-vous donc ?

CÉCILE.

J'ôte des atours pour lesquels je ne fus jamais faite... (Après qu'elle a ôté tous les bijoux qu'elle avoit.) Voilà maintenant la petite Cécile, qui est à croquer sous un simple déshabillé.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce que tout cela veut dire ?

E

50 L'ORGUEILLEUSE,

VICTORINE, à Cécile.

Et Madame votre mère, pourquoi ne vient-elle pas?

CÉCILE.

La maman Rondin ne tardera pas. Je vais vous l'amener.

(Elle va ouvrir la porte du cabinet et en faire sortir M. et Madame Rondin, Paulin et Agathe.)

SCÈNE XIX.

LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

VICTORINE, *bas*, au Chevalier.

LA mèche est éventée!

LE CHEVALIER, *bas*.

Décampons; c'est le plus prudent.

SCÈNE XX.

CÉCILE, LE CHEVALIER, VICTORINE, AUGUSTE.

CÉCILE, *au Chevalier*.

ET voici, en même-tems, le papa, qui devoit faire chez vous le tableau le plus original et le plus gai possible.

LE CHEVALIER.

Je vous demande bien pardon. Je vais dire que l'on ne vous attende pas, que vous êtes incommodée?

CÉCILE.

Au contraire. Dites que ma raison étoit malade et que vous venez de la guérir.

LE CHEVALIER.

Nous n'y manquerons pas.

VICTORINE, à Cécile.

Je vous salue, Mademoiselle.

CÉCILE, avec ironie.

Mademoiselle, je suis bien votre servante!

(Le Chevalier et Victorine sortent.)

SCÈNE XXI et dernière.

M. RONDIN, Madame RONDIN, CÉCILE,
AUGUSTE, AGATHE, PAULIN.

Madame RONDIN, à Cécile.

VIENS, ma fille! je te dois une leçon dont je saurai profiter!

M. RONDIN, à Cécile.

Viens, ma Cécile; voilà ce qui s'appelle avoir du courage et de la raison!

PAULIN, à Cécile.

J'étois bien sûr que le cœur de ma belle amie étoit excellent!

CÉCILE, à M. et à Madame Rondin.

J'ai bien des torts avec vous, et avec tous mes amis!

M. RONDIN.

Tu les sens; ils sont réparés.

Madame RONDIN.

Allons, ne songeons qu'au bonheur d'avoir échappé aux pièges de l'orgueil.

CÉCILE.

De bon cœur, maman!... (*A Paulin.*) Mais, en adoptant le projet de mon papa, je commence à sentir, mon cher Paulin, qu'on n'est jamais parfaitement heureux qu'avec ses égaux.

M. RONDIN.

Rien n'est plus vrai ; mais prends garde aussi que des enfans de qualité bien élevés ne t'auroient jamais causé une pareille mortification. La vraie noblesse est douce, honnête, pleine de franchise et d'humanité, se tient à sa place et y fait rester ceux qui l'environnent. Tu étois mal tombée ; tu t'en es aperçue à tems. Cela doit te faire sentir la nécessité de bien choisir un jour tes sociétés ; car, selon le proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, et je te dirai qui tu es. »

CÉCILE, *au Public.*

Je suivrai, sans regret, la leçon de mon pere ;
 Mais ma docilité va trouver un écueil ,
 Si mes foibles efforts ont pu vous satisfaire ;
 Car qui se défendrait d'un mouvement d'orgueil ,
 Quand on a pu, Messieurs, réussir à vous plaire.

F I N.